

Introduction

Lire la guerre quand il n'y a plus de vétéran

Qu'une jeune fille désormais jeune femme ait porté de l'intérêt à la Première Guerre mondiale peut sembler étonnant : la plupart des jeunes de vingt ans n'entretiennent aucune proximité affective avec cet événement.

Il y a encore quelques années, je considérais moi-même la Première Guerre mondiale comme une péripétie de l'histoire durant laquelle des hommes d'un autre siècle, appartenant à un passé révolu, s'étaient battus pour quelque chose que je ne comprenais pas.

Puis, il y a eu cette découverte.

Je me suis souvenue d'un moment singulier de mon enfance. Ma grand-mère, tel un aède moderne, me lisait des lettres et je l'écoutais, indécise mais conquise. Ces mots qu'elle m'a transmis étaient ceux que mes arrière-grands-parents paternels s'adressaient l'un à l'autre durant la Première Guerre mondiale. Depuis longtemps, je suis fascinée par la transmission orale. Je me demande ce qui se passe quand d'une génération à l'autre, une histoire – anecdotique ou dramatique – est racontée. Transformée évidemment par la parole du narrateur, par le temps et les secrets, il n'en reste pas moins qu'une parole est transmise et, de cette manière immuable et précieuse, des messages, des mythologies traversent le temps. Éditer ces lettres, c'est faire ce travail : transmettre, regarder se répandre avec lenteur et douceur, à l'intérieur des strates de la mémoire, les souvenirs et faire en sorte que ceux-ci soient partagés.

De cette sédimentation d'histoires, de cette écriture si particulière de la lettre dans laquelle transparaissent tant l'intimité que la marque fidèle d'un temps, je me suis saisie.

Petit à petit, ces lettres devinrent les miennes, j'y rencontrai mon arrière-grand-père, Léon, sa femme Madeleine, leur fils Étienne. Je me suis plongée dans ces mille cinq cents lettres constituées par leur correspondance quotidienne et je me suis sentie face à la béance dans laquelle avait vécu toute une génération.

Cette guerre, c'est l'absurde, le vide, l'absence et le manque. Une béance face à laquelle des milliers d'hommes et de femmes ont dû se confronter en espérant d'éventuels lendemains chantants.

Et, lisant ces lettres, je n'ai pas découvert un héros.

Léon Plantié, comme tant d'autres hommes, n'était pas un héros, il faisait son devoir et plus le temps avançait, plus il exécrait son devoir. À la guerre, il a haï son pays, il en a voulu aux hommes qui le gouvernaient, il reconnaissait aux Allemands leur qualité d'être humain. Voilà ce qu'il écrivait le 18 avril 1915 : « Zut. J'en ai assez de ces gens là, partisans de la guerre, de ces tueurs d'hommes de ces mangeurs d'enfant de 20 ans. » Plus que tout, il souhaitait que la guerre s'arrête.

Alors, comme tant d'autres avec lui, il s'est mis à écrire. Dans ce réconfort que constitue la lettre, il a trouvé une échappatoire, quelque chose à quoi se raccrocher. Grâce à ces lettres, j'ai l'occasion, cent ans après, de rencontrer un homme, quelqu'un qui, tout simplement, a quelque chose à dire. C'est avec douceur que je recueille ces paroles qui me viennent de si loin : la vie de famille, les cultures, l'amour d'un couple, la vie quotidienne des soldats dans les tranchées ou ailleurs, les événements historiques comme les anecdotes du front...

Nombre des personnes qui liront ce texte ont, d'une manière ou d'une autre, cette expérience de recevoir une parole enfouie, cachée ou tout simplement marginale. C'est grâce à cette expérience commune, à cette volonté partagée de ne pas laisser aller à l'oubli cet événement si lointain qu'est la Première Guerre mondiale que ce travail quasi archéologique qui est entrepris dans les familles est important.

Dans la lettre du 14 mars 1915, Léon écrit :

Je n'ai jamais pensé chère amie, à te demander ce que tu fais de mes lettres, je me suis mis dans l'idée que tu les gardes toute, et sans doute que tu le fais, en effet, plus tard, il me semble que je serais content de repasser ses longues lettres où je te disais toutes les horreurs de la guerre, toutes mes inquiétudes et tout ce que je souffrais de cette longue séparation, et Étienne crois-tu qu'il ne sera pas content lui aussi de les lire ; petit, il les lira pour se distraire, mais une fois homme il les lira alors pour se faire une idée de ce que c'est que la guerre, de ce qu'un père souffre loin de sa femme et de son enfant et peut-être il apprendra aussi à me connaître et il verra comme je l'aime.

Et les voilà découvertes, cent ans plus tard.

Ces lettres attestent de la présence, de l'existence de ces vies minuscules, du passage des hommes sur la terre, de ces vies de peu qui ont été traversées par la guerre : je veux les partager.

Découvrir une correspondance, c'est d'abord pénétrer dans l'intimité de deux personnes. C'est, sans avoir demandé à quiconque l'autorisation, briser la règle tacite de confidentialité des écrits. Cette rupture de la confiance qui unissait deux personnes, quelques lointaines soient leur existence ou quelques disparues soient les traces de leur vie, est le premier pas qu'il nous faut faire afin d'essayer d'accéder à la singularité des esprits dont nous forçons l'entrée. Ce premier pas ne nous a pas semblé difficile dans un premier temps. Il ne s'agissait alors que de documents jaunis par le temps ; mais l'expérience et la lecture quasi quotidienne de ces fameux documents provoquent chez celui qui découvre, comme chez celui qui a la charge de les retranscrire, une émotion toujours renouvelée : ce n'est pas de l'embarras ou de la honte, mais c'est la sensation d'être là où il ne devrait n'y avoir que deux êtres et deux pensées. C'est entre ces deux êtres dont la correspondance fut quotidienne, assidue et toujours tendre que nous pénétrons. Cette charge est surprenante : il est rare pour nous de découvrir des écrits sans artifices, ou, soyons honnêtes, avec si peu d'artifices. Il n'est pas commun d'avoir accès aux pensées et aux émotions de deux êtres, mais aussi à leurs actions, à leur quotidien, à leurs fréquentations.

La Grande Guerre provoqua ce déferlement d'informations et de connaissances sur la société du début du xx^e siècle. Durant la guerre, chaque jour, environ 4 millions de missives étaient envoyées en France¹. Une des étonnantes découvertes de notre période a été ce prodigieux accès pour les historiens et sociologues aux pensées, habitudes et modes de vie d'une grande partie de la population. Dans l'histoire française, aucune période n'a permis de récolter autant de connaissances à propos des citoyens de ce pays. À travers ces milliers de correspondances, toutes singulières à leur manière et pourtant bien similaires dans leur ensemble, c'est à une photographie d'une nation que nous avons accès. Pour autant, ce qui nous intéresse dans la correspondance de Léon et Madeleine Plantié, cultivateurs locataires de leurs terres dans le nord du Lot-et-Garonne, c'est bien leur intimité².

En effet, ce qui nous saisit dès les prémisses de la lecture c'est cet amour qu'ils partagent. L'on ne peut lire cette correspondance sans être d'abord touché par la franchise dans l'expression de leurs sentiments. L'écriture de Léon, plus maîtrisée, plus réfléchie, est confondante. Écrire une lettre c'est, dans le sens strict, adresser un message à un destinataire. Au sein de ces lettres, tous les types de discours

¹ Rémi Cazals, conférence donnée à l'occasion des journées de Larrazet de 2013 portant sur les cent ans de la Grande Guerre.

² La définition de « intimité » par le Centre national de ressources textuelles (CNRTL) est la suivante : « Vie intérieure profonde, nature essentielle (de quelqu'un) ; ce qui reste généralement caché sous les apparences, impénétrable à l'analyse. »

peuvent se mêler ; la véritable différence entre la lettre et un récit, c'est l'intention. Quelle est l'intention du scripteur ? S'agit-il pour Léon d'informer, d'expliquer, de raconter, d'ordonner ? On peut dire que toutes ces fonctions sont utilisées, mais l'intention véritable de Léon est, d'abord, de maintenir le lien, de permettre à sa femme de connaître et de comprendre son existence de soldat, mais aussi d'être tenu au courant de l'expérience quotidienne de sa famille. Ainsi, quand on lit cette correspondance, on a évidemment accès à un document historique et sociologique dont on peut tirer de nombreux enseignements, mais, en premier lieu, on découvre un échange qui permet de maintenir le lien. L'écriture quotidienne est celle qui réalise de nouveau, chaque jour, la relation, qui permet, malgré l'éloignement, que celle-ci soit réactualisée et existe, malgré l'absence.

Mes choix éditoriaux

J'ai choisi de ne pas publier l'intégralité de la correspondance, non pas par censure, mais simplement parce que la masse est telle (2715 143 caractères espaces compris, c'est-à-dire 1796 pages dactylographiées) qu'elle est difficile à appréhender pour le lecteur simplement curieux. J'ai fait des choix basés sur des critères simples : avoir un aperçu complet des thèmes évoqués, des différentes modalités d'échange et des événements historiques importants.

En regard de ces extraits choisis, j'ai proposé quelques pistes d'analyses et de réflexions. Il y aurait de nombreuses manières d'étudier ces lettres. Les lire en choisissant de se concentrer sur l'angle des événements d'ampleur historique qui les traversent, s'attacher à analyser les éléments micro-historiques de la vie quotidienne lot-et-garonnaise du début du xx^e siècle : comment se comportaient les cultivateurs ? Quel était le rapport des soldats à la famille ? Comment l'économie était-elle gérée dans ce couple ? Quel était leur niveau d'adhésion à la guerre ? On aurait aussi pu regarder cette correspondance en envisageant la dimension littéraire : comment la situation d'énonciation influe-t-elle sur l'écriture ? Les époux conservent-ils les règles d'expression acquises à l'école ? Quelle est leur capacité à s'exprimer à l'écrit ? Ont-ils une pratique de l'écriture mimétique ou leurs lettres sont-elles plus singulières ? Il était aussi possible de s'attacher à l'étude du « caractère » des protagonistes. Dans quelle mesure disent-ils la vérité ? Toutes ces questions sont légitimes et sont en partie traitées soit dans la présentation soit à l'intérieur même du texte, au sein des commentaires.

Pour autant, la seule manière dont nous avons été capables de lire ce texte fut celle des sentiments. On ne sort pas indemne d'une telle découverte. Le lien familial que j'ai avec ces documents a contaminé l'étude scientifique et historique, comme littéraire ou sociologique. Ce n'était pas de la retenue morale, le choix que j'ai fait est d'éditer une partie importante de la correspondance, sans en exclure les passages grivois ou difficilement avouables. Ce refus de censurer le texte a posé des difficultés, car chez moi est immédiatement apparu un sentiment de

proximité avec ces personnes que je n'ai pourtant jamais connues. La tendresse que j'ai éprouvée pour ce couple, la surprise qui m'a saisie quand j'ai découvert leur capacité à chacun d'exprimer leurs émotions avec une telle justesse, tout en préservant une pudeur pleine de délicatesse, m'ont profondément émue. La plupart du temps, cette émotion a contraint mon travail. Chaque journée passée à l'étudier, à faire cet aller-retour incessant entre le passé et le présent, entre l'intimité toute à nu de ce couple et ma propre vie, mon propre quotidien, me faisait me questionner sur l'identité familiale, sur des phénomènes comportementaux que je voyais se répéter. Quelles marques laissent la vie de nos ancêtres sur la nôtre ?

À la suite de la guerre, Madeleine a très peu parlé de son époux, Étienne a porté une attention empreinte de retenue et de silence à ses propres enfants. Le silence qui suit ces trois années de correspondance abondante, de paroles, de manque et d'amour affirmés n'est pas que le mutisme de l'écrit. Il s'en est suivi une tradition familiale du silence, un voile posé sur les émotions, comme si la blessure de Madeleine était telle qu'elle condamnait la lignée à la discrétion des sentiments.

Les procédés actuels de conservation

Pourtant, les lettres sont bel et bien là, présentes, malgré la distance et surtout conservées malgré le second mariage. La démarche que nous avons entamée en découvrant ces lettres fut d'abord motivée par la conservation. En effet, par la somme qu'elles représentent et par leur ancienneté, elles forment un matériau original et beau. Toutefois, leur abondance et leur fragilité ne permettent pas d'en embrasser la totalité avec clarté. Dès lors, l'aide de l'agence Alise et de Mme Sylvie Goulard-Wojciechowski a été primordiale. Le travail de cette historienne paléographe fut de transcrire chacune des lettres. Ce travail préalable, fastidieux et chronophage, a permis d'envisager le texte en ayant une vue d'ensemble, mais aussi d'imaginer pouvoir partager ce corpus patrimonial par une édition. L'appel à une professionnelle s'est avéré nécessaire, car travailler sur des manuscrits n'est pas chose aisée. Cela sous-entend certaines techniques de transcription et demande une rigueur et une concentration permanentes.

C'est ainsi que la correspondance a été transcrite mot à mot, en respectant l'orthographe et la syntaxe. Les fautes d'orthographe n'ont pas été corrigées. Cela peut paraître déstabilisant, car certains termes sont continuellement mal orthographiés : « ici », « momment », « peuple », « temp », « hazard », etc. On peut y retrouver des régionalismes, des touches de francitan³, une orthographe parfois arbitraire : des doublements de consonnes inutiles tandis que d'autres,

³ D'après le linguiste Robert Lafont, la notion de francitan (mot-valise composé de « français » et « occitan ») a été introduite afin de désigner l'hybridation linguistique qui caractérise le conflit issu de la diglossie entre occitan et français dans les régions où l'occitan est la langue traditionnelle. Il s'agit d'« un parler de contact et de mixité » issu de la rencontre dans les villes entre une langue dominante (le français) et une langue dominée (l'occitan).

nécessaires, ne le sont jamais. Il peut aussi tout simplement s'agir d'une réforme de l'orthographe de certains mots. Quant à la grammaire, si Léon s'efforce de la respecter bien qu'il insère en permanence nombre d'accents et de cédilles inutiles, Madeleine ne l'a pas acquise. Ses accords sont la plupart du temps hasardeux et sa conjugaison est quasi systématiquement phonétique. Certaines de ses tournures de phrase pourraient être qualifiées d'incorrectes, mais il s'agit là encore d'une retranscription mot à mot d'une tournure orale occitane. Aucune faute n'est corrigée, en revanche, lorsque le mot épilé ne correspond pas à la phonétique, j'ai ajouté une note de bas de page afin de clarifier et de faciliter la compréhension immédiate.

Lorsque des passages sont en occitan, ils sont traduits en note et apparaissent en italique. Les italiques indiquent des abréviations développées dans la transcription⁴. Les points de suspension entre crochets signalent des trous dans le texte lorsqu'il est impossible de le déchiffrer ou que la lettre a visiblement été interrompue brutalement ou que certains passages manquent. L'adverbe sic entre parenthèses dont il est fait usage assez régulièrement signifie que le passage précédent est ainsi dans le texte, aussi étrange et/ou incorrect qu'il paraisse. Il permet au lecteur de se faire une idée des conditions physiques et psychologiques du scripteur. Plus régulièrement cet adverbe apparaît, plus il y a à penser que l'état de celui qui écrit est altéré. Plusieurs fois, Léon écrit ivre ; alors la lettre devient un peu plus chaotique, des mots sont doublés, d'autres oubliés. La fatigue ou l'énerverment sont aussi la cause de certaines fautes de syntaxe. Quant aux passages rayés sur la lettre, ils ont été, lorsque cela était possible, décryptés et retranscrits rayés. Eux aussi sont rares, mais significatifs. La plupart des lettres sont très peu raturées, comme si Léon n'hésitait jamais lors de l'écriture. Ces derniers apparaissent donc parfois comme des clés de compréhension pour déceler ce qui est de l'ordre du non-dit, de l'autocensure ou du revirement de pensée. Par exemple, le 8 avril 1917, Léon répond en commentaire à Madeleine à propos de son espoir de voir la guerre finir bientôt grâce à l'entrée en guerre des États-Unis :

Voilà tout se que je sait, mais se qui me fait encore le plus de plaisir c'est qu'il paraît que la guerre vas être vite finie maintenant que l'Amérique se met de la partie. [Madeleine]/J'ai rayé toutes ces lignes, toutes ces choses que nous connaissons pas laissons les de côté. [Léon]

~~Dis-leur bien que les États-Unis ne sont pas encore en guerre, qu'ils ne l'ont pas encore déclarée ; Mais cependant, ils font voir ouvertement qu'ils penchent de nôtre côté, ils sont prêts à vous aider, c'est une grande chose qui nous assure la victoire si on peu l'appeler ainsi.~~

L'explication du retrait de Léon est directement exprimée (ce que l'on ne sait pas, taisons-le) et manifeste une position plus passive vis-à-vis de la guerre et des événements qui la constituent. D'autres fois, ce sera les mots de colère écrits

⁴ Ou bien des taches d'encre ou des trous permettant malgré tout de lire le mot « rogné ».

rageusement qu'il rayera. La rareté de ces passages rayés dans la correspondance des époux, dont on sait pourtant qu'ils écrivaient sans brouillon, permet de supposer une forte authenticité aux documents que nous possédons. La parole, bien que contenue par l'usage de l'écrit, par la bienséance et la morale, apparaît toutefois dénuée de filtres. Ce sont des écrits de vérité qui nous parviennent, car chacun des sujets y est abordé, autant que faire se peut, avec franchise et honnêteté. C'est certain, l'un et l'autre dissimulent des éléments à l'autre, ils atténuent ou exagèrent parfois quelques faits ou choisissent d'adopter le point de vue de l'autre pour ne pas le froisser : ce sont les fondamentaux de la psychologie humaine. Toutefois, la construction même de ces lettres, peu travaillées, très rarement relues, le changement brusque de sujet, l'absence de cohérence entre ces derniers sinon le fait qu'ils surgissent à l'esprit du scripteur, le simple fait qu'elles ne soient tout simplement pas destinées à être lues par des lecteurs extérieurs au couple, garantissent à ces documents la touche de la vérité.